



DR

# Javier Cercas

## Espagne

### Biographie

Né en 1962, Javier Cercas Mena est un écrivain et traducteur espagnol. À quinze ans, la lecture de Jorge Luis Borges marquera son écriture à jamais. En 1985, il est diplômé en philologie espagnole à l'Université de Barcelone. En 1989, il devient professeur de littérature espagnole à l'Université de Gérone. Écrivain reconnu, collaborateur régulier de l'édition catalane et du supplément dominical du journal *El País*, son œuvre est traduite dans plus de vingt langues.

### Bibliographie

*L'Imposteur*, roman traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujicic et Elisabeth Beyer (Actes Sud, 2015) (416 p.)

*Les Lois de la frontière*, roman traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujicic et Elisabeth Beyer (Actes Sud, Janvier 2014) (352 p.)

*Anatomie d'un instant*, traduit de l'espagnol par Elisabeth Beyer et Aleksandar Grujicic (Actes Sud, 2010) (427 p.)

*À la vitesse de la lumière*, traduit de l'espagnol par Elisabeth Beyer et Aleksandar Grujicic (Actes Sud, 2006 - 2008 ; LGF, coll. « Livre de Poche », 2010) (285 p.)

*À petites foulées*, avec Alain Mabanckou, Florent Couao-Zotti, Eliane Kodjo (Ndzé, coll. « Juniors », 2006 ; Pocket, 2008) (144 p.)

*Les Soldats de Salamine*, traduit de l'espagnol par Elisabeth Beyer et Aleksandar Grujicic (Actes Sud, 2002 - 2004 ; LGF, coll. « Livre de Poche », 2005) (236 p.)

### Mots-clés

- > Criminalité
- > Héros et anti-héros
- > Espagne
- > Pouvoir de la littérature
- > Guerre d'Espagne

### Ressources

Son profil chez Actes Sud : <http://www.actes-sud.fr/contributeurs/cercas-javier>

Javier Cercas dans [L'Humeur vagabonde](#) (France Inter, 2014) à propos des *Lois de la frontière*.

[Critique \(en espagnol\)](#) de *El Impostor* dans *El País*

### Presse

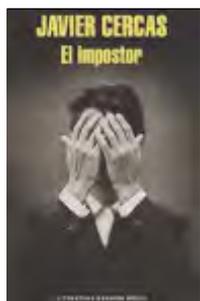
« On est dans les coulisses de l'enquête avec Cercas, on l'entend peser, raisonner, douter. On comprend comment le thème a pu le toucher dans une période de fragilité où il se voyait lui-même comme un « bouffon » qui « jouait au romancier, trichait et trompait son monde », mais qui, en réalité, n'était lui aussi qu'un « imposteur ». Car, pour Cercas, nous sommes tous des Marco, « de même que nous sommes tous des Macbeth ou des Roméo et Juliette. Ce que propose la littérature, ce sont des hyperboles monstrueuses de ce que nous sommes »

#### Le Monde des Livres

« Peut-on sans mentir raconter l'histoire d'un menteur ? À quelle vérité parvient-on ? Se compromet-on en écrivant sur une crapule ? Écrire, est-ce finalement justifier ? Le monde littéraire accepte-t-il les nuances qu'apporte l'écriture au destin d'un salaud ? Marco est-il une figure de Don Quichotte ? Comment s'y sont pris Cervantes, Capote, Carrère ? Autant de questions qui habitent Cercas. Cette tempête sous son crâne façonne au moins quatre vérités fécondes. Le passé est une dimension du présent. L'Histoire doit se séparer de la mémoire. Même si nous le détestons, le mensonge a partie liée avec la vie. Comprendre est l'obligation de l'écrivain. À la manière des grands romans, *L'Imposteur* fracasse des certitudes, envisage le pire, déconstruit, avec une intensité qui croît jusqu'à la dernière page. Il est une transfusion d'intelligence qu'il ne faut pas manquer. »

#### Le Figaro Littéraire

*L'Imposteur*, roman traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujicic et Elisabeth Beyer (Actes Sud, 2015) (416 p.)



En juin 2005, l'histoire d'un paisible nonagénaire barcelonais fait le tour du monde : Enric Marco, le charismatique président de l'Amicale de Mauthausen, qui pendant des décennies a porté la parole des survivants espagnols de l'Holocauste, n'a jamais connu les camps nazis. Et l'Espagne d'affronter sa plus grande imposture, et Javier Cercas sa plus audacieuse création littéraire. Avec une mise en garde à ne pas négliger : « La littérature n'est pas un passe-temps inoffensif mais un danger public. »

*Les Lois de la frontière*, roman traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujicic et Elisabeth Beyer (Actes Sud, Janvier 2014)



À l'été 1978, un adolescent de la classe moyenne en délicatesse avec son milieu croise la route du charismatique Zarco et de son amie Tere et devient un habitué de leur QG, un bar interlope dans un quartier malfamé de Gérone. Bientôt ils l'entraînent de l'autre côté de la "frontière", au pays de ceux qui ne sont pas bien nés, l'initiant au frisson des braquages et au plaisir des tripots. Le garçon navigue entre les deux rives pendant tout l'été, irrésistiblement attiré par les lois de cette jungle dont il préfère continuer d'ignorer les codes, jusqu'au coup qui tourne mal.

Vingt ans plus tard, avocat établi, il assure la défense de son ancien camarade multirécidiviste et doit plaider. Pour le symbole vivant d'une rébellion salutaire, la victime expiatoire d'un système frelaté, ou les zones d'ombre de sa propre jeunesse ? Un écrivain, chargé de raconter l'histoire, recueille au cours d'entretiens divers les souvenirs et impressions des protagonistes. Lui-même cherche la vérité inattendue et universelle du romancier : l'ambiguïté.

C'est dans cette ambiguïté qu'excelle Javier Cercas, qui démystifie ici le romantisme de la délinquance comme celui de la rédemption, la démocratie espagnole et son miroir aux alouettes, les tourments qui toujours gouvernent l'exercice de la liberté.

*Anatomie d'un instant*, traduit de l'espagnol par Elisabeth Beyer et Aleksandar Grujicic (Actes Sud, 2010) (427 p.) Prix littéraire international Mondello-Ville de Palerme 2011 et Prix Jean-Morer 2011



Instabilité politique, attentats, soulèvements populaires : l'Espagne est en danger. Affaibli, le chef du gouvernement, Adolfo Suarez, a démissionné et le Parlement est réuni ce 23 février 1981 pour le débat d'investiture du nouveau président. C'est alors que des militaires armés font irruption dans l'hémicycle et crient « Tout le monde à terre ». Les députés plongent sous les fauteuils molletonnés, mais dans un désert de sièges vides, à l'image d'une société pétrifiée, trois hommes refusent de se soumettre, semblant par ce geste héroïque laver les fautes du franquisme. La puissance dramatique de la réalité confère à ces « héros » politiques le statut de personnages de fiction, et l'auteur illumine l'histoire de cette tentative de coup d'Etat par les émotions, les désirs et les frustrations des protagonistes, étirant habilement les marges de la réalité jusqu'au point d'intersection avec sa propre imagination. Comme toujours, il se met lui-même en scène, et l'émouvant hommage qu'il adresse à son père disparu est un appel à la réconciliation de tous les fils avec tous les pères.

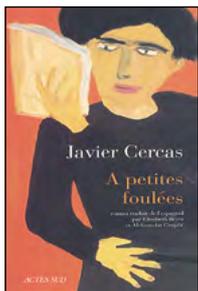
Disséquant un instant lourd de funestes présages Javier Cercas établit, en chroniqueur, la vraie naissance de la démocratie espagnole et, en romancier, la suprématie de l'éthique : la cause embrassée compte peut-être moins que l'honneur mis à la défendre. L'auteur des *Soldats de Salamine* trouve dans cet événement décisif un matériau à la mesure de son art.

*À la vitesse de la lumière*, traduit de l'espagnol par Elisabeth Beyer et Aleksandar Grujicic (Actes Sud, 2006 - 2008 ; LGF, coll. « Livre de Poche », 2010) (285 p.)



Dans une université américaine, un écrivain débutant, qui pourrait s'appeler Cercas, se lie d'amitié avec un vétéran du Vietnam anéanti par le poids de son passé. À son retour en Espagne, le succès de l'un de ses romans le propulse soudain au firmament et, gorgé de suffisance, il ne sait pas voir qu'il a perdu son âme. Un drame se produit auquel, peut-être, il faudrait survivre. Aux portes de l'enfer, qui s'ouvrent béantes sur le mépris de soi et le désir de mort, il unit son destin à celui de l'ami américain. Dans une impunité souveraine, l'un a ressenti la jouissance de tuer sans raison, l'autre a connu le vertige d'abuser de son piètre pouvoir. À la vitesse de la lumière, ils se sont pris pour des dieux pour se retrouver, brisés, dans ce sentiment archaïque et latent qu'est la culpabilité. Dès lors, seul raconter l'un peut sauver l'autre. Si Javier Cercas pointe notre capacité illimitée à faire le mal et l'effroyable nature de la guerre et du succès, il établit surtout le pouvoir de la littérature pour affronter toutes les réalités du monde.

À *petites foulées*, traduit de l'espagnol par Elisabeth Beyer et Aleksandar Grujicic (Actes Sud, 2004) (139 p.)



Mario Rota, jeune chercheur turinois, officie à l'université d'Austin, Texas. Son ambition étant à la mesure de son talent, il mène une existence routinière ponctuée de cours dispensés sans conviction, de mornes soirées entre collègues et de tièdes élans envers une jeune femme dont il dirige la thèse. Un stupide accident durant son jogging dominical vient mettre en péril cet instable édifice. Œuvre bien antérieure aux *Soldats de Salamine*, *À petites foulées* n'est pas seulement une évocation perfide de l'université

américaine, de sa fausse sociabilité et de ses sourdes luttes de pouvoir. Le livre est aussi une parabole (aux accents presque fantastiques) sur les conséquences que peut provoquer un simple dérèglement physique sur le psychisme d'un individu soudain fragilisé. À travers cette épreuve (au sens initiatique du terme), l'antihéros de Cercas est conduit, comme nous le sommes tous par la vie même, à réévaluer les sédiments de bonheur que le destin lui a dévolus.

*Les Soldats de Salamine*, traduit de l'espagnol par Elisabeth Beyer et Aleksandar Grujicic (Actes Sud, 2002 – 2004 ; LGF, coll. « Livre de Poche », 2005) (236 p.)



Dans les derniers jours de la guerre civile espagnole, l'écrivain Rafael Sanchez Mazas, un des fondateurs de la Phalange, échappe au peloton d'exécution des troupes républicaines en déroute grâce à un soldat qui, bien que l'ayant vu, lui laisse la vie sauve. Soixante ans plus tard, un journaliste s'attache au destin des deux adversaires qui ont joué leur vie dans un seul regard et entreprend de recueillir des témoignages pour transformer cette histoire en fiction.

Roman - document qui a bouleversé l'Espagne et connu une carrière internationale, ce livre est porté par une réflexion profonde sur l'essence même de l'héroïsme et sur l'inéluctable devoir de réconciliation. Il a été adapté au cinéma par David Trueba.